

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le Mercredi 2 mars 1910.

DISCOURS

DE

M. EDMOND POTTIER

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Si grand que soit notre désir d'honorer nos morts, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nos hommages restent faibles à côté des sentiments profonds qu'inspire la perte d'un homme comme M. d'Arbois de Jubainville à ceux qui l'ont connu et tendrement aimé. En présence d'une famille qui se souvient et qui pleure, en présence d'amis qui ont été les compagnons d'une vie si longue, que dire qui soit une vraie consolation?

INSTITUT.

1999. — 3

1910

Bibliothèque Maison de l'Orient



165475

Je ne puis donc que leur apporter nos regrets sincères et saluer une dernière fois, au nom de l'Académie, le confrère vénéré, le grand savant — qui fut en même temps un cœur bon et modeste — que pendant tant d'années nous avons eu la joie de conserver parmi nous.

Mon rôle est de vous retracer brièvement les étapes d'une carrière uniquement consacrée au travail et à la science. Et cependant, comment ne pas dire aussi ce que nous pensions de l'homme, comment ne pas rappeler sa physionomie si expressive, en qui transparaissait l'âme même, le fond intime de la vie intérieure, tant il était sans détours et toujours semblable à lui-même, tant il s'imposait tout de suite à l'attention par la force et l'originalité de sa nature?

Sa parole, d'abord un peu hésitante, puis martelée et comme scandée de gestes rythmés, devenait chaleureuse et pressante; l'étendue de son savoir, la vigueur de ses convictions, le sérieux et la gravité de son esprit toujours occupé de problèmes historiques, apparaissaient dans ses moindres entretiens et, fût-ce dans un salon, dans l'intimité d'une réunion d'amis, on le trouvait toujours prêt à causer des plus hautes questions, sans apprêt, sans pédanterie, même en souriant et avec cette bonne humeur qui éclairait si souvent son visage, mais avec l'invincible penchant d'un esprit né pour la réflexion et pour l'étude.

La vie de M. d'Arbois de Jubainville explique son caractère. Né à Nancy, le 5 décembre 1827, fils d'avocat, il fut élevé au séminaire et se destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis, entraîné par l'exemple de son père, il commença des études de droit qui, dans la suite, lui

furent très utiles pour ses travaux, et enfin entra, en 1847, à l'École des Chartes d'où il sortait, en 1851, avec une thèse intitulée *les Recherches sur la minorité et ses effets sur le droit féodal*.

En 1852, il s'installait à Troyes comme archiviste du département de l'Aube, et c'est là qu'il commence la série d'admirables travaux qui remplirent toute son existence et dont Gaston Paris a montré l'unité profonde, en présentant ses titres à l'Institut, il y a vingt-six ans.

C'est l'histoire de France qui l'attire, mais, en remontant le cours des temps, il voit se poser devant lui le problème de nos origines nationales, et c'est dans ce domaine qu'il s'installe pour n'en plus bouger. Son étude sur *l'État intérieur des Abbayes cisterciennes* est de 1858. Sa grande *Histoire des Ducs et des Comtes de Champagne* est commencée en 1859 et ne s'achève qu'en 1869 avec sept volumes; elle lui a valu, dès 1864, le premier prix Gobert. L'Académie des Inscriptions s'intéresse de plus en plus à ce travailleur obstiné et modeste qui, du fond de sa province, avec peu de livres à sa disposition, lui envoie des œuvres de si haute valeur; en 1867, elle le nomme son Correspondant.

Mais voici que la pensée de l'historien évolue vers des époques plus anciennes. C'est par la philologie, et non par l'archéologie, que M. d'Arbois veut aborder le redoutable problème des origines françaises. Ce n'est pas seulement un plan nouveau qu'il apporte, c'est une méthode. Comme me le rappelait un de ceux qui ont le mieux pénétré l'œuvre de notre confrère, M. d'Arbois apparaît comme un des premiers représentants de la méthode

scientifique en histoire, à une époque où les historiens de la Gaule étaient surtout des écrivains éloquents, comme Michelet, Amédée Thierry, Henri Martin. Dans l'histoire, M. d'Arbois introduit comme bases l'ethnographie, la jurisprudence, la philologie, la paléographie. Son mémoire sur *la Déclinaison des noms propres dans la langue franque* est de 1870. En 1877 paraît le livre qui rend l'auteur célèbre dans le monde savant et qui est comme le manifeste de cette école nouvelle, *les Premiers habitants de l'Europe*. Puis les livres ou les mémoires se succèdent coup sur coup, affirmant la maîtrise et l'originalité de ces théories : *Études sur le droit celtique*, et *Études grammaticales sur les langues celtiques* (1881), *Introduction à l'étude de la littérature celtique* (1882), *Essai d'un Catalogue de la littérature épique de l'Irlande* (1883), *le Cycle mythologique irlandais et la Mythologie celtique* (1884).

Le modeste archiviste de Troyes était devenu un savant célèbre et un chef d'école. A côté des érudits qui, comme Alexandre Bertrand, organisaient la science du préhistorique en classant et en étudiant les monuments d'art et d'industrie, d'Arbois de Jubainville apportait à la même science tout un outillage nouveau, construit avec d'autres matériaux. En trente ans, il avait accumulé un formidable appareil de connaissances historiques et linguistiques, tout entier dirigé vers un but unique, vers la solution de ce problème : qu'est-ce que l'élément gaulois dans la formation et le développement de la nationalité française ?

Gaston Paris l'a dit : dans ce grand effort la persévérance de d'Arbois fut admirable. Dès qu'un obstacle se pré-

sentait, il allait droit à lui et le surmontait. Pensant que le breton d'Armorique est le représentant moderne du gaulois, il avait appris le breton. Constatant ensuite que le bas breton n'est que du gallois importé, il apprit le gallois. Possédant à fond les livres de Zeuss — pour lequel il professait une admiration profonde et qu'il fut un des premiers à faire connaître en France — et amené à comprendre l'importance de l'irlandais dans ce sujet, il étudia l'irlandais et toutes les langues germaniques voisines du groupe celtique; il alla en mission en Irlande. Jamais aucune difficulté ne le découragea ni ne le détourna de la voie qu'il s'était tracée.

M. d'Arbois avait beau être très modeste, tant de mérites et tant de travaux originaux ne pouvaient pas le laisser dans l'ombre. En 1880 il était venu à Paris pour y trouver plus de livres et de ressources scientifiques. En 1882 il fut nommé titulaire d'une chaire de celtique, créée au Collège de France sur les instances d'Henri Martin, qui avait bien compris quel appui l'histoire des antiquités nationales trouvait dans ce puissant ouvrier. En 1884, il était élu membre de l'Académie des Inscriptions, ayant pour parrains Alexandre Bertrand et Gaston Paris.

C'est à cette époque que j'eus l'honneur de rencontrer M. d'Arbois de Jubainville dans le salon de la rue du Bac, bien connu de plusieurs d'entre nous, où notre regretté et cher Gaston Paris recevait ses amis le dimanche et où l'on voyait tant de célébrités aujourd'hui disparues; Renan, Taine, Sully Prudhomme, de Heredia, Albert Sorel. M. d'Arbois était un des plus fidèles habitués et l'on y goûtait fort sa tournure d'esprit si personnelle.

Les paradoxes et les propos sceptiques avaient peu de prise sur lui. Dans un temps où toutes les idées semblent ondoyantes, où les principes fondamentaux d'autrefois sont mis en discussion, il apparaissait comme un homme d'un autre âge, par la force tranquille de ses convictions. Sa candeur, entendue au sens noble du mot, c'est-à-dire sa confiance indestructible dans les préceptes simples qui règlent la vie, religion, science, patrie, famille, donnait à sa parole dans ce milieu de philosophes, de romanciers et de poètes, une saveur toute particulière. Sa structure physique elle-même ajoutait à l'impression qu'il faisait et, en le voyant, on évoquait volontiers l'image d'un arbre robuste, dont les racines vont chercher dans une terre salubre les sucs qui vivifient; sa santé morale égalait sa santé physique.

A partir de cette époque vous connaissez, Messieurs, son histoire; elle vous appartient. Vous n'avez pas eu de confrère plus assidu à vos séances, plus intimement lié à vos travaux. Son zèle ne s'était pas ralenti et il a publié, comme membre de l'Institut, des ouvrages considérables parmi lesquels je citerai l'*Épopée celtique en Irlande* (1892), la *Civilisation des Celtes et l'Épopée homérique* (1899). Après avoir étudié le breton, le gallois et toutes les langues germaniques, M. d'Arbois s'était épris d'Homère et lisait le grec avec passion. Il a dirigé pendant vingt-quatre ans la *Revue celtique*, après M. Gaidoz, et il a dispersé quantité d'articles et de comptes rendus dans des publications savantes que je ne saurais énumérer ici.

Quand l'heure du repos a sonné pour lui, ce n'était pas ce repos volontaire ou résigné que souhaitent les cerveaux

fatigués et les corps lassés. C'était, ce ne pouvait être pour lui que l'heure du repos éternel. Il y a quinze jours, il travaillait encore à sa table; il y a un mois, nous avons vu avec admiration ce vieillard de quatre-vingt-deux ans franchir Paris inondé et monter en barque dans la rue Mazarine pour ne pas manquer notre séance du Vendredi 28 janvier. Et maintenant, confiant dans les promesses de la religion à laquelle il avait gardé l'ardente foi de son enfance, confiant dans la mort comme il l'a été dans la vie, ce grand et honnête cœur va dormir dans la terre française, dans la terre gauloise qu'il a tant aimée.

DISCOURS

DE

M. ÉMILE LEVASSEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DU COLLÈGE DE FRANCE

MESSIEURS,

Le Collège de France vient de perdre son doyen d'âge qui était aussi un de ses doyens du professorat.

M. d'Arbois de Jubainville a eu une longue existence, toute remplie par le travail. Il n'y faut pas chercher d'incidents dramatiques; mais on y trouve le salutaire exemple de l'accomplissement constant du devoir professionnel uni à l'amour de la science et à la pratique de l'étude.

D'Arbois de Jubainville appartenait à une famille originaire du pays Messin qui s'était fixée depuis deux générations à Nancy. C'est là qu'il a vécu ses années de jeunesse et qu'il a fait ses classes. Au sortir du collège il eut d'abord l'intention d'entrer dans la carrière ecclésiastique et il passa un an au séminaire. Sa vocation était

**

ailleurs. Il entra à l'École des Chartes, et, après sa thèse, en 1852, il fut nommé conservateur des Archives du département de l'Aube.

Nous étions presque contemporains; c'est en 1852, au sortir de l'École normale que j'ai été nommé professeur au lycée d'Alençon. Je n'ai pas tardé à entrer en relation avec d'Arbois de Jubainville. En 1854, j'étudiais en vue de l'*Histoire des classes ouvrières* l'ouvrage qu'il venait de faire paraître l'année précédente, *Pouillé du diocèse de Troyes rédigé en 1407* et publié pour la première fois, ouvrage qui, indépendamment de l'intérêt géographique qui en est le fonds essentiel, contient d'intéressants documents sur l'histoire des prix. Le volume est dédié à Guérard, directeur alors de l'École des Chartes comme « hommage de la reconnaissance et du respect de son ancien élève » : l'élève devait se montrer digne du maître. Cette première œuvre a été suivie, à huit ans de distance, du *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, publié sous les auspices de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres du département. Ce répertoire est le premier et a été le modèle d'une série de travaux du même genre édités par le ministère de l'Instruction publique sous la direction du Comité des travaux historiques dont les érudits regrettent l'interruption depuis une trentaine d'années.

L'œuvre maîtresse de d'Arbois de Jubainville pendant sa carrière d'archiviste est l'*Histoire des Ducs et Comtes de Champagne, depuis le VI^e siècle jusqu'à Philippe le Bel et Jeanne de Navarre*. Des publications partielles avaient été faites sur ce sujet, mais aucune œuvre d'ensemble définitive.

Les Bénédictins de Saint-Maur avaient amassé, pendant un demi-siècle, un grand nombre de matériaux, ils n'avaient pas commencé la rédaction. D'Arbois de Jubainville l'entreprit et l'acheva. « Une corporation, disait-il, pouvait seule donner autant de temps à la préparation d'un livre. La congrégation de Saint-Maur croyait à son immortalité... Aujourd'hui, privés du concours de ces associations puissantes que la Révolution a brisées, tout homme sait qu'un terme fatal est proche, et que, pour ses entreprises littéraires, il n'aura pas d'héritier. »

Il n'a pas eu besoin d'héritier ; mais il a eu un collaborateur auquel il se plaît à témoigner sa gratitude, M. Pigeotte, et, en sept années, de 1859 à 1866, il a composé et fait paraître en six tomes (et sept volumes) cette histoire très abondamment et très solidement documentée, dont il a tiré les pièces non seulement des Archives de l'Aube, mais de maint autre dépôt ; c'est une œuvre de bénédictin, cette fois définitive.

Le temps que d'Arbois de Jubainville consacrait à ses travaux personnels n'était pas pris aux dépens de sa fonction d'archiviste départemental, car il la remplissait avec conscience. Il a laissé la trace de son passage à Troyes par des classements de pièces et par la publication de plusieurs volumes d'inventaire, tant pour le fonds de l'intendance de Troyes que pour celui de l'église cathédrale.

Il était tenu en haute estime par les savants qui se trouvaient en rapport avec lui ; il a fait des disciples dont quelques-uns ont été des érudits distingués. Pendant la guerre, au milieu du désarroi, il est resté à son poste, et

il a bien voulu remplir auprès du préfet la fonction, pénible alors, de chef de cabinet.

La longue existence de d'Arbois de Jubainville offre cette particularité qu'elle a suffi à une double carrière de savant et de fonctionnaire, et que, dans l'une et l'autre, il est resté une trentaine d'années, le temps réglementaire de l'activité de service. C'est par sa seconde carrière qu'il appartient au Collège de France. Sur le vœu exprimé par les professeurs, un décret du 2 janvier 1882 dota le Collège de France d'une chaire de Celtique, et un second décret du même jour nomma M. d'Arbois de Jubainville, alors correspondant de l'Institut, professeur titulaire de cette chaire.

Ce n'était pas un professeur improvisé. D'Arbois de Jubainville s'était préparé pendant des années, à Troyes, à explorer ce nouveau terrain par des études de linguistique qui avaient porté principalement sur le sanscrit et sur les langues néoceltiques; c'était, dans sa pensée, un instrument nécessaire pour composer une histoire des Gaulois à laquelle il songeait, et qu'il n'a jamais écrite. Il venait précisément d'être chargé, avec Alexandre Bertrand, d'une mission en Angleterre et en Irlande, dont l'objet était de dresser un catalogue des manuscrits irlandais, et d'étudier les antiquités celtiques irlandaises.

Son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, après la mort de Lenormand, a suivi, à deux ans de distance, son entrée au Collège de France.

Il avait alors passé la cinquantaine. Mais il avait encore toute la vigueur de son intelligence et toute sa puissance de travail, et il les conserva longtemps. Ses publications

en rendent témoignage. Pour les deux plus importantes, *Les anciens habitants de l'Europe*, ouvrage qui, quoique ayant eu deux éditions, est resté inachevé, et *L'étude sur la propriété foncière en Gaule et les plus anciens noms de lieu*, je me borne à rappeler les titres; le président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient d'en parler avec la haute compétence qui appartient à sa Compagnie.

C'est par le celte, qui n'avait qu'un cours à l'École des Hautes-Études, tandis qu'il était professé à l'étranger dans des chaires d'Université, que d'Arbois de Jubainville est entré au Collège de France, et c'est par l'enseignement du celte et par les publications celtiques qui en ont été l'accompagnement, que son nom y reste attaché. Cet enseignement, il l'a à peu près concentré sur le fenish-irlandais qui est la source la plus riche de traditions et de poésies celtiques; il a étudié successivement la littérature, la grammaire et la phonétique, le droit, l'ancienne histoire de l'Irlande et de la Gaule, les épopées; l'analyse de l'Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley a été le sujet de ses dernières leçons.

Depuis 1886, il n'a pas cessé de diriger la *Revue celtique* qui avait eu M. Gaidoz pour premier rédacteur en chef.

Depuis 1883, il a publié une série de sept volumes sur la littérature, la mythologie, l'épopée de l'Irlande, la civilisation des Celtes comparée à l'épopée homérique qui reproduisent une partie de ses leçons, reproduction dont deux volumes ont été rédigés avec la collaboration de M. Loth.

Les leçons et les publications de d'Arbois de Jubainville, depuis son entrée au Collège de France jusqu'à sa mort,

représentent une somme énorme de travail accumulé pendant une trentaine d'années. Ceux qui ont pour mission de frayer des voies nouvelles dans une science et d'y pénétrer plus avant chaque année par leur enseignement savent seuls ce que coûte de recherches et d'études préparatoires l'acquisition des connaissances qui se condensent dans une suite de leçons publiques. Pour d'Arbois de Jubainville, ce n'était pas un effort intermittent. Il travaillait, travaillait toujours, par habitude comme par goût. Il travaillait à Paris ; il travaillait à la campagne.

C'était même à la campagne, dans le petit village de Jubainville, peu loin de la vallée de la Meuse, où il passait les mois d'été, qu'il préparait d'ordinaire la matière du cours de la prochaine année scolaire.

Sa propriété de Jubainville était le foyer estival de sa famille. Ses enfants et ses petits-enfants y ont pris leurs ébats. D'Arbois de Jubainville y retrempait ses forces, en se faisant tout rural, et en surveillant l'aménagement et la coupe de son bois qu'il était fier d'exploiter lui-même en forestier compétent.

J'estime qu'il a dû y vivre heureux : la campagne repose. D'ailleurs, la destinée ne semble pas lui avoir été cruelle, quoiqu'il soit bien difficile de pénétrer dans le fond d'une âme, et que le calme de la surface couvre parfois des soulèvements, des affaissements, des troubles intérieurs dont le patient seul possède le secret. D'Arbois de Jubainville, sans doute, a eu ses peines. Les mortels n'en sauraient être exempts, les vieillards surtout qui voient le vide se faire dans les rangs de leur génération. D'Arbois de Jubainville, malgré sa robuste constitution, a été éprouvé plu-

sieurs fois par la maladie. Il y a environ six ans, la phlébite l'a retenu plusieurs mois dans le lit ou sur une chaise longue. Pendant ce temps, le consciencieux professeur continuait à donner ses leçons à ses disciples qui se réunissaient aux heures réglementaires dans sa chambre. Il a eu la douleur de perdre un gendre et sa femme. D'autre part, chef de famille, il a eu la satisfaction de voir ses enfants conquérir par leur travail une situation honorable, et ses petits-enfants grandir sous ses yeux.

Arrivé au terme du chemin de la vie, à un grand âge, avant de fermer les yeux pour la dernière fois, s'il a porté un regard rétrospectif sur les étapes qu'il avait parcourues, il a dû n'avoir aucun reproche à se faire, ni peut-être aucun regret à concevoir; et, s'il a cherché à entrevoir devant lui le futur, il a dû avoir l'esprit tranquille sur l'avenir de la famille que sa mort allait laisser dans le deuil.

Ce deuil, Messieurs, le Collège de France le partage avec elle et c'est au nom de mes collègues que je lui adresse l'expression de notre sympathique condoléance. Nous aimions d'Arbois de Jubainville comme collègue en même temps que nous l'avions en haute estime comme savant. Son nom est inscrit dans nos annales à côté d'autres noms illustres; il restera comme étant le nom de l'homme qui dans notre maison, demeurée toujours fidèle depuis François I^{er} à la tradition des enseignements nouveaux, a été le docte initiateur de la génération présente à la langue la plus anciennement connue de la Gaule et à la civilisation d'une des premières races qui ont peuplé dans les temps historiques ou semi-historiques l'occident de l'Europe.

DISCOURS

DE

M. CAGNAT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

MESSIEURS,

Si quelqu'un était désigné par la nature même de ses études pour faire partie de la Société des Antiquaires de France, c'était bien le membre éminent que nous venons de perdre. Quel autre, mieux que d'Arbois de Jubainville, pouvait honorer un groupe d'érudits rassemblés, suivant la charte même de leur fondation, pour « reproduire l'histoire des Celtes, rechercher leurs monuments, les examiner, les discuter, les expliquer » ? Aussi bien était-il des nôtres depuis un demi-siècle. C'est en 1859, alors que sa situation d'archiviste le retenait encore en province, qu'il était élu correspondant national; le 5 avril 1882, en possession de sa chaire du Collège de France, qui le fixait à Paris, depuis deux mois, il devenait membre résidant, huit jours

exactement avant la mort de son maître Quicherat, un de ses patrons les plus chauds. Durant les cinquante années qu'il nous appartint, il n'a cessé de collaborer à notre œuvre, en nous envoyant des notes et des mémoires quand ses occupations professionnelles le retenaient encore loin de nous, en prenant une part active à nos séances lorsqu'il lui fut donné d'y pouvoir assister régulièrement. Notre *Bulletin* est véritablement le reflet de ses préoccupations scientifiques et de ses études successives; on y sent, année par année, le progrès de la vaste enquête qu'il a si vaillamment conduite sur l'histoire et la civilisation de la Gaule, et qui a abouti à ces belles publications que viennent d'énumérer ceux qui ont pris la parole avant moi. Nous l'avons entendu aborder, les uns après les autres, tous les problèmes que soulève l'origine de ce peuple gaulois, naguère si mal connu, sa langue, sa mythologie, son organisation militaire, civile ou religieuse, ses mœurs, sa géographie. Un jour — et je choisis au hasard — il fixait le sens des mots *Galate*, qui veut dire « brave » et *Celte*, qui signifie « grand »; un autre jour, il combattait les jugements portés par Am. Thierry sur les origines celtiques et montrait que ces jugements reposent sur des assertions peu exactes de Tite-Live; une autre fois, il expliquait la valeur de noms propres gaulois de personnes ou de lieux, Vercingétorix, Renogenus, Ploermel, Allobrox et tirait de ces exemples des règles générales sur la méthode à suivre dans les recherches d'étymologie celtique; une autre fois encore il établissait que l'inhumation et l'incinération avaient été également pratiquées chez nos aïeux, la première dans les classes élevées, la seconde surtout

dans les classes inférieures; ou bien, en analysant les noms des grandes rivières de France, il prouvait que celui du Rhin excepté, aucun ne s'explique par les langues celtiques et qu'ils doivent tous remonter à une population antérieure. Je pourrais multiplier indéfiniment les citations; il suffira de constater que ces notes, dont il enrichissait nos volumes, et que j'ai relues ces jours derniers avec un vif intérêt, sont remplies de trouvailles de détail. Leur portée véritable apparaît clairement à ceux qui connaissent les grands ouvrages de d'Arbois de Jubainville, dont elles étaient la préparation et comme l'annonce.

Et vous savez avec quelle fermeté, avec quelle chaleur il exposait toutes ces découvertes, mais aussi avec quelle bonhomie modeste, avec quelle mesure dans la discussion et dans la critique. C'est qu'il n'était pas seulement un maître dans l'érudition; on sentait en lui le meilleur des hommes. Aussi attaché à ses opinions que tolérant pour celles des autres, l'esprit ouvert à toutes les nouveautés scientifiques, mais avec un discernement très réfléchi; réservant son approbation et au besoin sachant la refuser, mais toujours sans aigreur; commandant le respect par la sincérité de sa méthode, la sympathie par sa courtoisie, l'affection par sa bienveillance, il est de ceux que des confrères ne peuvent pas se résoudre à voir disparaître, après tant d'années de féconde collaboration et dont ils conserveront pieusement le souvenir. C'est ce que je tenais à dire, au nom de la Société des Antiquaires de France, à la famille qui le pleure aujourd'hui; surtout à ceux de ses petits-fils qui, frappés

tout jeunes encore d'un deuil cruel, ont trouvé asile à son foyer et dont il m'a parlé, plus d'une fois, avec une tendresse touchante. Qu'ils n'oublient pas l'exemple de droiture et de bonté que leur a donné leur grand-père et qu'ils tiennent à honneur de lui ressembler.

DISCOURS
DE
M. LE COMTE PAUL DURRIEU
MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

MESSIEURS,

La Société de l'École des Chartes est cruellement frappée par la mort de M. Henry d'Arbois de Jubainville. Celui-ci comptait au nombre de nos doyens les plus révéérés; il était, parmi nos confrères, un de ceux qui nous faisaient le plus grand honneur par la puissance de son érudition et l'éclat de sa carrière; un de ceux dont la fidélité nous était infiniment précieuse et que nous entourions du plus respectueux attachement.

Des voix éloqu岸tes ont rappelé devant vous les principaux traits de la vie de M. d'Arbois de Jubainville, vie toute de travail et qu'il y a un tiers de siècle, quand j'étais sur les bancs de l'École des Chartes, notre professeur Léon

Gautier nous citait déjà comme un exemple de ce que doit être une existence d'érudit.

Né à Nancy le 5 décembre 1827, Henry d'Arbois de Jubainville entra à l'École des Chartes en 1847 et en sortit le 25 novembre 1850, classé le premier de sa promotion après avoir soutenu brillamment une thèse sur la *Minorité et ses effets dans la France coutumière au Moyen Age*.

Archiviste de l'Aube de 1852 à 1880, il montra combien il s'était pénétré de l'enseignement professé à l'École des Chartes; il en appliqua les rigoureux principes de méthode, non seulement en s'acquittant de ses fonctions professionnelles avec un zèle et une compétence hors ligne, mais encore en faisant paraître une série de publications se rapportant à l'histoire de France qui lui valurent une brillante moisson de récompenses académiques. Plus tard, Henry d'Arbois de Jubainville, venu à Paris, nommé professeur au Collège de France, élu en 1884 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'engagea dans une nouvelle voie d'étude. Il consacra ses recherches aux langues et aux littératures celtiques. Mais même dans cette autre catégorie de travaux, c'est encore la forte discipline de l'éducation par l'École des Chartes que l'on sent transparaître à travers les écrits de l'illustre érudit. Notre École a donc grandement contribué à former son esprit et son talent; elle pourra en rester toujours justement fière.

Nous avons manifesté la haute estime que nous éprouvions pour M. d'Arbois de Jubainville en l'élisant, en 1886, vice-président de notre Société, puis président pour la période de 1887-1888. De son côté, M. d'Arbois nous

apportait un précieux concours scientifique. Pendant presque toute sa longue carrière, il a pris une part active à la publication de notre recueil périodique, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, nous fournissant depuis 1851 une ample contribution d'articles très variés.

Un heureux événement vint encore resserrer les liens qui l'unissaient à nous. Il vit un de ses fils, Paul d'Arbois de Jubainville, suivre ses traces, entrer à son tour à l'École des Chartes, et en sortir avec le diplôme d'archiviste paléographe en 1893. L'Académie des Inscriptions elle-même rattacha M. d'Arbois de Jubainville à l'École dont il sortait, en l'appelant en 1896 à faire partie de son Conseil de perfectionnement, où il ne cessa plus dès lors de siéger assidûment.

La dernière fois que j'eus l'honneur de m'entretenir avec M. Henry d'Arbois de Jubainville, ce fut le vendredi 11 février dernier, au sortir de la séance de notre commune Académie des Inscriptions. Ce jour-là, l'Académie venait de procéder à l'élection d'un membre ordinaire, et l'élu était justement un ancien élève de l'École des Chartes. En me séparant de M. d'Arbois de Jubainville, je lui indiquai que je m'apprêtais à aller féliciter chez lui le nouveau membre de l'Institut. Il me chargea alors de dire en son nom à celui-ci combien il était heureux du résultat des scrutins. Ainsi les derniers mots que j'ai recueillis des lèvres de notre vénéré confrère disparu célébraient un succès de l'École des Chartes. Presque au seuil de la tombe, il témoignait de son attachement à la chère institution qui avait vu s'épanouir sa jeunesse de grand savant.

La Société de l'École des Chartes n'oubliera jamais son

ancien président. Par ma voix, elle s'adresse particulièrement à celui des enfants de M. Henry d'Arbois de Jubainville qui se trouve être un des nôtres; elle le prie de vouloir bien recevoir et transmettre à tous les membres de sa famille l'expression des sentiments très douloureux avec lesquels nous nous associons de tout cœur à leur deuil.